

et un brouillard si épais qu'il était palpable s'étendit sur la montagne et sur la mer.

Les païens, frappés de terreur, s'écrièrent :

—Dichu est vraiment le plus puissant !

—Si réellement ton pouvoir est grand, ramène la lumière, fit Patrick sans se troubler.

—Avant demain, c'est impossible, dit encore le magicien.

—Impossible à ton dieu, mais facile au mien ! s'écria l'évêque, et, en son nom, j'ordonne à la lumière de renaître.

Et aussitôt le brouillard se dissipa et le soleil, inondant de clarté la mer, le plateau et les montagnes, montra à tous les yeux le cadavre du magicien brûlé et racorni par le feu.

O'Mahoreg ne voulait cependant pas se soumettre.

—Tu es un grand enchanteur, dit-il, je le reconnais ; mais exposez tous les deux, toi et Lugdaël, votre doctrine, et le peuple jugera entre vous.

Alors le "derwid," montant sur la pierre sacrée du Destin, raconta l'origine du monde, la puissance des dieux du paganisme, et par les artifices de son éloquence souleva les applaudissements des païens.

Patrick prit la parole à son tour, parla de la création par Dieu le Père, de la rédemption par Dieu le Fils, de l'union du Père et du Fils par le Saint-Esprit.

Lugdaël triomphait.

—Guerriers, et vous tous hommes du "seph," s'écria-t-il, je vous prends à témoin, cet étranger prétend ne reconnaître qu'un Dieu unique, et il parle de trois dieux distincts ; que vous en semble ?

—Je ne vous parle que d'un seul Dieu en trois personnes, répondit l'évêque.

—Un seul Dieu, dis-tu, interrompit le "derwid" ; le père n'est-il pas Dieu ?

—Il est Dieu.

—Et le Fils ?

—Il est Dieu aussi.

—Et le Saint-Esprit ?

—Il est également Dieu.

—Il y a donc trois dieux !

—Non, il n'y en a qu'un seul.

—Tu mens, vil imposteur, tu mens ; explique ta croyance ou avoue-toi vaincu.

—Avoue-toi vaincu, rugit "l'ardriag" triomphant ; le prêtre de notre dieu a parlé et il t'a confondu.

—C'est votre dieu lui-même qui va me donner des armes pour faire triompher le mien ! s'écria l'apôtre d'une voix inspirée.

Et il toucha avec sa croix la pierre noire qui, comme soulevée par une force invisible, se détacha du sommet du "cairn," entraînant Lugdaël dans sa chute et découvrant une cavité en forme de coupe qui aussitôt se tapissa de trèfle verdoyant d'une espèce jusque-là inconnue dans l'île.

Et comme les païens murmuraient de cet outrage fait à leur divinité :

—"Ardriag," dit Patrick, donne-moi une touffe de cette verdure.

O'Mahoreg obéit.

—Hommes du "rath," et toi, O'Mahoreg, qu'est ceci ? s'écria l'évêque en montrant à la foule une large feuille trilobée.

—Une feuille et pas autre chose, fit "l'ardriag" avec un sourire méprisant.

—Et ceci ? continua Patrick en détachant un lobe.

—Une feuille, cria-t-on.

—Et ceci ?

—Encore une feuille.

—Et cette dernière partie ?

—Encore une feuille, ricana le "derwid."

—Et ces trois feuilles réunies sur la même tige ne font-elles pas une seule et même feuille, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne font qu'un seul et même Dieu ? reprit Patrick en montrant à la foule la plante redevenue intacte.

—Gloire au Dieu inconnu ! crièrent les barbares ; il a vaincu, nous croyons en lui.

Et, se ruant sur la pierre du Destin, ils la roulèrent au bord des rochers pour la précipiter à la mer.

—Que nul n'ose porter une main sacrilège sur la divinité nationale ! vociféra Lugdaël en s'attachant à l'idole ; O'Mahoreg, à mon aide !

—Malheur aux vaincus ! répondit le geant d'une voix tonnante ; malheur aux faux dieux ! malheur à leurs prêtres ! je suis chrétien.

Et d'un coup de pied il poussa dans l'abîme le roc noir et le "derwid" qui s'y cramponnait.

Ainsi, dit la légende, par la permission du Seigneur, une petite plante, alors inconnue, mais qui depuis a couvert l'Irlande, l'humble "shainrock" ou trèfle à trois feuilles, triompha de la malice du démon, et ouvrit à tout un peuple le royaume du ciel.

Par reconnaissance, les Irlandais catholiques ont placé cette plante dans leur écusson ; aujourd'hui, elle y brille encore, et sur les bannières irlandaises signifie toujours : croyance à la Trinité.

MM. Gravel et Thibault donnent avis au public, et en particulier à leur nombreuses pratiques, qu'ils ont maintenant en mains le plus bel assortiment de Tweed Ecossais, Anglais et Canadien, Drap, Serge et Tricot qu'il soit possible de trouver. Leurs prix sont des plus modérés. Ainsi donc si vous voulez être bien servis et acheter à bon marché pour argent comptant, rendez-vous chez Gravel et Thibault, 587, rue Ste-Catherine.

N. B. Nous invitons aussi les Dames à venir examiner notre département de Mode, nous ne doutons pas qu'elles seront émerveillées de l'élégance de nos chapeaux. Venez pour immédiatement pour choisir.

PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE

Et Dien mit sur le front de la femme un de ses rayons : la beauté.—MILTON.

Sur un sable d'or, va, poursuis ton rêve. Sans t'inquiéter, va où te mène la blonde espérance. Ne vois-tu pas déjà tes jours légers qui dansent en cercle autour de toi ?—E. QUINET.

Amour de la toilette ! misérable vanité ! déplorable folie ! dangereuse passion ! disent les uns.

Amour de la toilette ! penchant légitime ! désir innocent ! essence de la nature de femme ! disent les autres.

Les uns et les autres ont raison.

S'agit-il d'étaler un luxe financier tout de valeur intrinsèque de faire preuve de fortune à tous les yeux, de lutter de folies avec toutes les vanités, rien n'est plus misérable. — S'agit-il d'embellir notre personne extérieure, la première chose qui frappe les regards, de soutenir dans un rang distingué la forme dont notre âme est revêtue, de cultiver les dons de la nature, d'achever l'œuvre du Créateur, rien n'est plus légitime.

Donc, pour qu'on s'entendit en pareil matière, il serait indispensable de tirer une ligne de démarcation bien tranchante entre ces deux espèces de sentiments, et même, pour que tout allât mieux, il faudrait que cette ligne de démarcation passât du raisonnement dans la pratique, se réalisât dans les habitudes des femmes, afin qu'elles en vinsent à dédaigner tout ce qui enrichit leur personne, pour ne rechercher que ce qui l'embellit ; à rejeter loin d'elles ces parures orgueilleuses et froides qui ne font que leur donner une écorce dorée, pour ces soins assidus, cette culture ingénieuse qui fait croître sur la femme brute, aride et sauvage, la femme de grâces, d'amour et de poésie.

Tout s'altère et se corrompt dans le cours de son existence : le fruit que contenait une douce liqueur se remplit de poussière et se durcit à sa surface ; l'art de la toilette, qui ne renfermait d'abord que le désir de plaire, d'être aimée davantage, la sève naturelle et pure s'est corrompue en orgueil de fortune, et sa surface fleurissante s'est durcie en or et en piégeries.

Les diamants, qui n'ajoutent rien aux charmes de la personne, qui brillent de leurs froids rayons sans en faire partager l'éclat au front qu'ils couronnent, les diamants, grâce à l'amour excessif qu'ils ont obtenu des femmes, sont devenus une puissance dans la société, jouent un rôle dans les familles et quelquefois dans l'histoire. — Le cachemire, qui avec la souplesse et la longueur qui constituent sa beauté, cache la taille au lieu de la faire ressortir, et dans toute sa perfection n'a tout au plus que les grâces d'un linceul, le cachemire est encore mieux établi dans le monde ; avec l'aide des poètes et des romanciers qui l'ont souvent mis en scène, il s'est animé, spiritualisé ; il est devenu un être parlant, agissant ; il a été l'objet de tant de combats, le héros de tant d'intrigues, que la vanité féminine s'est personifiée en lui et paraît sous cette forme dans les rangs des passions humaines...

Mais loin de vous jeunes femmes, loin de vous ce luxe vain qui fait tant de ravages dans les âmes, cet amour de la parure qui devient plus facilement passion parce qu'il est plus éloigné d'être sentiment, ce luxe qui brille orgueilleux et solitaire, qui écrase votre beauté sous son pesant éclat, comme le seigneur hautain qui cachait le sein de sa femme sous son écu blasonné ! — Vienne le luxe délicat, spirituel, qui s'effaçant généreusement lui-même, sert les attraits naturels en serviteur discret, mystérieux ; viennent l'élégance, la fraîcheur, l'harmonie de la toilette !

L'élégance, à ce qu'il me semble, consiste à prendre le goût du moment dans son expression la plus élevée, la plus gracieuse, la plus idéale. Comme un esprit doit être de son siècle, un objet de toilette doit être de son jour..... Souvent vous entendrez un docteur de salon, renfermé dans son fauteuil et dans son assu-

rance, tenir un discours à peu près semblable à ceci : " Les femmes entendraient bien mieux leurs intérêts si, en fait de toilette elles ne recherchaient que ce qui sied à leur personne et consultaient moins les lois de la mode que les conseils de leur miroir."

Puis il croit avoir prononcé un aphorisme irrévocable, laissé exhaler une parole de sanctuaire... Rien de cela cependant, il n'a dit qu'un non-sens, car nul des choses passées de mode ne sied bien : —on peut quelquefois être à côté du goût du jour ; jamais impunément, en arrière ; —cela vous donne un air de vieillie, une senteur de renfermé, une teinte de momie qui déplairaient à ceux-mêmes qui déclamaient le plus contre la tyrannie de la mode.....

La mode—c'est un élément capricieux et invisible, c'est quelque chose de semblable au vent : —on ne sait ni où elle se forme, ni qui la produit, elle vient et boulesverse tout sur son passage ; elle s'éloigne et disparaît sans qu'on sache ce qu'elle est devenue.... Mais quand nous voyons cette force, cette puissance invisible promener son bon plaisir sur le monde physique et moral, sur nos goûts, nos sentiments, nos habitudes, quand elle compte parmi ses subordonnés nos arts, nos sciences, nos lois, nos institutions ; quand elle touche aux mœurs, à la religion, à la morale même, nous pouvons bien lui abandonner sans rougir, et laisser flotter à son souffle les rubans de nos ceintures et les gazes de nos voiles.

La fraîcheur, le lustre primitif de tout objet de toilette, son éclat de jeunesse, sont aussi au nombre des qualités les plus indispensables. J'ai toujours vu un chapeau dont la couleur est altérée déjeter sa flétrissure sur la figure qu'il encadre. La robe la plus simple, lorsqu'elle se déroule dans toute sa fraîcheur native, ayant des ondulations plus faciles, plus arrondies, plus moelleuses, drapant mieux la taille que la plus belle étoffe quelque peu supportée, et où les fatigues de chaque jour ont imprimé leurs traces en plis ineffaçables, semblable à des rides. Le plus petit nombre de jours se fait cruellement sentir sur un vêtement fragile, et semble ajouter aux jours de celle qui le porte... cela fait trop sentir qu'elle a eu un passé... Non, que rien dans une femme ne rappelle, aux yeux de celui qui l'aime, qu'elle a déjà vécu, que d'autres jours ont passé sur elle, cela ressemblerait trop à d'autre sentiment... Que tout en elle soit jeune, nouveau, primitif ; qu'elle semble être éclose du matin...

Mais il est surtout dans la mise un talent particulier et profond qui surpasse tous les autres : c'est le *soigné* de ses détails, exercé avec une haute intelligence. Quoiqu'un vêtement quelconque sorte des meilleurs ateliers, et qu'il ait été travaillé par la main la plus habile, il est probable qu'il paraîtra étrange et mal harmonique en venant se placer sur la personne, et qu'à ce premier abord tous deux ne sympathiseront nullement. Alors il est des moyens de les faire converger ensemble, de mettre la forme étrangère en harmonie avec celle de sa figure. La coiffure sera modelée selon la tournure du visage, saura en suivre ou en dissimuler à propos les contours et ses blondes disposeront leurs plis selon les boucles ou les bandeaux de la chevelure. Le fichu le mieux taillé sera encore allongé, raccourci, recréé sur celle qui doit le porter, et, à force d'y avoir été arrangé, semblera être venu de lui-même se placer sur son sein... On fait une toilette facile absolument comme des vêtements faciles : à force de soin et de travail.

Il y a aussi une inspiration particulière donnée à quelques femmes privilégiées ; il semble qu'elles ont leur démon familier qui les sert. Léger et futile entre tous, il ne va point, comme celui du sage, de par le ciel de la philosophie, butiner quelques rayons parmi les nuages et les apporter au logis ; ses ailes ont moins d'essor : il va dans les arseaux de la parure chercher parmi les guirlandes, les diadèmes, les voiles, ceux qui ont reçu l'étincelle de vie et de beauté ; invisible et tout-puissant, il ne se montre que par un attrait mysté-

rieux comme lui, dont on éprouve le charme sans pouvoir le définir...

Mais une femme sait cacher attentivement les soins et les labeurs de sa toilette ; et elle a raison. Or, s'il advient qu'une heure indiquée pour quelque plaisir ou quelque affaire ait déjà passé sur le cadran, ou que, dans la pièce voisine, quelqu'un destiné à l'honneur de l'accompagner, attende la fin de sa toilette, si l'ennui ou l'impatience lui compte les instants, elle fait sagement dans toutes ces occasions-là de ne mettre que des *toilettes connues*, des objets déjà éprouvés sur lesquels on peut compter comme soi-même, et de réserver les choses nouvelles, non expérimentées, pour le temps où seule dans son laboratoire, elle pourra les fondre et remettre au creuset jusqu'à complète perfection... Car on ne lui permet pas ces études de coquetteries, car beaucoup de gens en sont encore à ces idées classiques : *plaire sans art, et la grâce fuit qui la cherche* ; les cabinets de toilette ont leurs maximes académiques, qui (en dehors de la nature, là comme ailleurs) prêchent le dédain de leurs moyens de plaire aux femmes que nous voyons chercher la grâce dès l'âge le plus tendre, lorsque la jeune fille, essayant ses pas devant son miroir, médite son premier bal, et jusqu'au dernier moment de la vie, lorsque la vierge chrétienne cherchait à tomber noblement devant ses bourreaux, lorsque la victime des fureurs révolutionnaires s'exerçait d'avance à monter sur l'échafaud avec décence et avec grâce.

—Que les femmes étudient donc l'art, non de plaire sans le chercher, mais de plaire sans paraître le chercher.

On dira peut-être que ce ne sont-là que des maximes de coquetterie.—Soit. Mais d'abord nous répondrons qu'une femme n'est pas plus coupable de soigner, d'embellir l'enveloppe de sa personne que Dieu ne l'a été lui-même de faire belle entre toutes choses sa personne, première enveloppe de son âme.—Puis quand elle s'embellit pour plaire, ce n'est plus un froid égoïsme ; on est heureux quand on aime, donc elle donne le bonheur en se faisant aimer.—Enfin, puisque ce désir de plaire est dans la nature et inextricable du cœur de la femme, il vaut mieux guider ses pas que de la laisser battre la campagne, se fourvoyant en tout chemin perdu et se fatiguant sans rien faire.

L'élégance, la fraîcheur, l'harmonie, voilà donc ce qui seul mérite en toilette les frais de soins, de temps et d'étude.... La mise d'une femme décide souvent l'opinion que l'on prend d'elle ; on juge beaucoup de choses de son caractère sur sa tenue extérieure, comme on juge des qualités d'une terre par la beauté du voile de plantes qui la recouvre.

Une mise pure et distinguée annonce non seulement le bon goût, mais encore l'ordre, le jugement, la douceur, l'égalité de caractère, l'élévation de l'âme... Il est inutile de dire qu'il existe à cela de nombreuses exceptions ; que souvent des circonstances particulières viennent croiser la règle générale, l'annuler ; que bien des femmes, possédant les vertus que je viens de désigner, ont une mise des plus abandonnées et des plus déplorables.—Par exemple, si l'être moral acquiert un développement extraordinaire, soit par les travaux et les conquêtes de l'intelligence, soit par une élévation continuelle de l'âme vers l'Etre des êtres et des choses du monde supérieures, alors les détails de la vie terrestre sont tellement dédaignés qu'on ne cherche qu'à simplifier pour abréger ; quelquefois tellement oubliés qu'on les néglige, sans avoir même conscience de cette négligence. Alors vient l'éternelle robe noire de la femme docteur, alors vient le costume simple, montant, enveloppant de la femme dévote, le vêtement mystique qui, par sa rigide annéation de toute grâce, semble garder les traditions de l'antique bure chrétienne. Une profonde blessure de l'âme produit encore le même effet. Que de véritables douleurs il y a dans une toilette négligée qui s'arrange d'elle-même au hasard ! — Bien moins lugubre est le vêtement noir que répand la mort autour d'elle ; — que de désespoir dans l'abandon qu'une femme fait de sa